



**HAL**  
open science

## Conomor et Méliau, des mythes insulaires à la littérature hagiographique

Goulven Péron

► **To cite this version:**

Goulven Péron. Conomor et Méliau, des mythes insulaires à la littérature hagiographique. André-Yves Bourgès et Valéry Raydon. Hagiographie bretonne et mythologie celtique, Terre de Promesse, pp.317-340, 2016, Au cœur des mythes,, 978-2954162560. hal-01918634

**HAL Id: hal-01918634**

**<https://hal.science/hal-01918634v1>**

Submitted on 11 Nov 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Goulven PÉRON, "Conomor et Méliau, des mythes insulaires à la littérature hagiographique" (André-Yves Bourgès et Valéry Raydon éd.), *Hagiographie bretonne et mythologie celtique*, éditions du Cénacle et Terre de Promesse (Collection Au cœur des mythes, 4), septembre 2016, p. 317-340

## CONOMOR ET MÉLIAU, DES MYTHES INSULAIRES À LA LITTÉRATURE HAGIOGRAPHIQUE

Si les historiens sont peu nombreux aujourd'hui à douter de l'historicité du comte breton Conomor et de son protégé, le bien moins connu Méliau, et cela en dépit du fait que ces deux chefs bretons apparaissent principalement dans la littérature hagiographique, source qui répond d'ordinaire assez peu aux critères d'exigence scientifique, c'est que leur participation à la vie politique bretonne du VI<sup>e</sup> siècle semble attestée par une mention dans l'*Historia Francorum* « *Histoire des Francs* » de Grégoire de Tours. Une analyse plus approfondie du texte de l'évêque de Tours, notamment à la lumière des récits historico-mythologiques de la Grande-Bretagne, conduit cependant à s'interroger sur le sérieux de ce passage de l'*Histoire des Francs* et à envisager, pour Conomor et Méliau, une origine plus légendaire qu'historique.

### CONOMOR ET MÉLIAU DANS L'HAGIOGRAPHIE

Conomor et Méliau n'apparaissent guère réunis que dans trois textes : l'*Historia Francorum*, compilée entre 574 et 594 par Grégoire de Tours, la *Vie de saint Malo*, écrite par Bili vers l'an 870, et la *Vie de saint Mélar* composée selon toute vraisemblance à la fin du XI<sup>e</sup> ou au XII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

1A.-Y. Bourgès, *Le dossier hagiographique de saint Melar*, prince et martyr en Bretagne, Landévennec/Lanmeur (Britannia monastica, 5), 1997, p.98 : « *L'archétype, ou le prototype, de toute la littérature mélarienne paraît être une \*vita dont les historiens ont généralement placé l'époque de composition au XI<sup>e</sup> ou au XII<sup>e</sup> siècle* ».

Pour sa part, la *Vie de saint Malo* a été composée « par Bili, diacre d'Alet, vers 870, peut-être enrichi au X<sup>e</sup> siècle en milieu parisien » selon J.-Cl. Poulin, *L'hagiographie bretonne du haut Moyen Âge, Répertoire raisonné*, Ostfildern, J. Thorbecke, 2009, p.155. Le personnage de Conomor apparaît, seul, dans d'autres Vitae bretonnes, mais le cadre forcément restreint de cet article ne permet pas l'étude approfondie de tous ces textes. Nous privilégierons donc ici les récits réunissant les deux personnages tout en reconnaissant le côté un peu arbitraire de ce choix.

L'auteur de la *Vie de saint Mélar*<sup>2</sup> nous présente le personnage principal de son récit comme le fils d'un comte de Cornouaille nommé Méliou, et comme le neveu du cruel Rivod<sup>3</sup>.

Ce dernier, après avoir assassiné son frère Méliou<sup>4</sup>, s'empare du trône, avant de pourchasser Mélar. Sous la pression des évêques, clercs et de nombreux laïcs réunis en un lieu de Cornouaille nommé Gorbroidus<sup>5</sup>, Rivod doit se contenter de faire mutiler son neveu et ordonne qu'on lui coupe la main droite et le pied gauche. Puis, Mélar est recueilli par les religieux du monastère de saint Corentin<sup>6</sup> qui lui fabriquent un pied d'airain et une main d'argent. Plus tard, ayant appris que ces prothèses étaient miraculeusement devenues aussi efficaces que de vrais membres, Rivod décide de faire subir au fils le sort qu'il avait jadis réservé au père. En effet, comme nous l'explique André-Yves Bourgès, « *Mélar, que les mutilations infligées par son oncle ont disqualifié en tant qu'héritier de la Cornouaille, recouvre sa légitimité dynastique grâce au*

<sup>2</sup> Nous nous basons, dans la suite de cet article, sur les textes P, M et C, de la *Vie de saint Mélar* édités par A.-Y. Bourgès, op. cit., 1997.

<sup>3</sup> A.-Y. Bourgès, op. cit., 1997, p.55 : *Et genuit duos filios, nomen uni Melianus et nomen alteri Rivodus. Post quem filius ejus Melianus nomine ducatum quoque suscepit Cornubie.*

<sup>4</sup> A.-Y. Bourgès, op. cit., 1997, p.60 : « *Tandis qu'était assemblé le conseil des primats pour prendre de bonnes décisions à propos du pays de Cornouaille, s'insurgea contre lui [= Méliou] son frère très cruel Rivod qui le tua d'une mort très honteuse* ».

<sup>5</sup> A.-Y. Bourgès, op. cit., 1997, p.56 : *Et perrexit in patriam Cornubie in loco qui vocabatur Gorbroidus.*

<sup>6</sup> A.-Y. Bourgès, op. cit., 1997, p.56 : *In monasterio sancti Courentini.*

*fonctionnement miraculeux de ses prothèses, d'abord le pied d'airain qui lui permet de monter à cheval et ensuite la main d'argent qui lui permet de lancer le javelot* »<sup>7</sup>. Le tyran commence par soudoyer la famille qui héberge Mélar afin qu'elle l'élimine : « Si tu tues ton pupille Mélar, tu auras par moi de nombreuses richesses, je te ferai très riche tant en troupeaux qu'en terres, et tout ce que tu verras du haut du mont Frugy, je te le donnerai »<sup>8</sup>. Le chef de famille, nommé Kerialtan, réussit à convaincre son fils et son épouse d'accepter la proposition. Mais si le mari n'éprouve aucun remord, l'épouse, elle, change d'avis et finit par aider Mélar à s'enfuir. Le jeune homme trouve alors refuge chez sa tante Fortunati et son oncle Conomor, à « *Boxiduus* » en Domnonée<sup>9</sup>. Kerialtan et son fils Jultan n'abandonnent pas pour autant la partie et viennent chercher Mélar chez Conomor. Malicieusement, les deux hommes laissent d'abord entendre qu'ils ne lui veulent que du bien, mais après avoir gagné sa confiance, ils l'égorgent et le décapitent. La malédiction s'abat rapidement sur les assassins. Jultan, voulant sortir de *Boxiduus* avec son trophée, chute des remparts et se brise le cou. Kerialtan ne l'emporte pas non plus au Paradis car, monté au sommet du mont Frugy, il perd la vue, avant de passer à son tour de vie à trépas <sup>10</sup>. Quant au commanditaire, le sinistre Rivod, il meurt trois jours après avoir vu la tête du saint<sup>11</sup>. Conomor et sa femme font alors enterrer

7A.-Y. Bourgès, « Une collecte des motifs hagiofolkloriques d'origine irlandaise dans le Trégor médiéval : la Vie ancienne de saint Mélar de Lanmeur », *Ollodagos*, 30, 2014, p.159.

8A.-Y. Bourgès, op. cit., 1997, p.58 : *Si alumnum tuum occideris Melorium, divicias habebis quamplurimas tecum, faciamque te tam de pecoribus quam de terris ditissimum; et quodcumque desuper Coci montem videris dabo tibi.* Pour la traduction, Ibid., p.62.

9A.-Y. Bourgès, op. cit., 1997, p.106 : *Tunc ejus nutrix celeriter cum eo fugit usque in Domnoniam, in pago Castelli, in castellum quod vocatur Boxidus ubi erat amita vel matertera illius ilia Fortunati cum Commoro comite.* Ce *Boxiduus* est à identifier avec le site de Castel Beuzit situé entre les hameaux de Ruvarcq et Rupelven, en Lanmeur (Finistère), commune dont l'église est consacrée à saint Mélar.

10A.-Y. Bourgès, op. cit., 1997, p.73.

leur neveu dans la maison où il a subi le martyre, « *mais le lendemain, par le fait de la puissance divine (...), on le retrouva au bord du tombeau* »<sup>12</sup>. Son corps refusant chaque fois de demeurer là où on l'enterre, il est suggéré de laisser le Ciel décider : « *Plaçons-le sur un chariot et mettons sous le joug deux taureaux sauvages pour tirer le chariot; et partout où la puissance divine voudra le diriger sans conducteur aucun, qu'il avance* »<sup>13</sup>. Ainsi Dieu décida-t-il du lieu de la sépulture.

Le rapprochement de cette Vita avec l'histoire de Nûada Airgetlam, roi mythique des Tûatha Dé Dânnann se fait assez naturellement<sup>14</sup>. Françoise Le Roux et Christian-Joseph Guyonvarc'h nous rappellent que, « *ayant eu le bras droit coupé lors de la première bataille, [Nûada] doit abdiquer et céder temporairement le pouvoir à un roi Fomoire, Bres* »<sup>15</sup>. Diancecht, le dieu-médecin

11A.-Y. Bourgès, op. cit., 1997, p.77.

12A.-Y. Bourgès, op. cit., 1997, p.73.

13Idem.

14C. Sterckx, *Mythologie du monde celte*, Paris, Marabout, 2009, p.205, fait un rapprochement entre Mélar et Nûada en citant l'existence à Lanmeur, d'un quartier nommé « *Kernu(z), 'le manoir de Nuz'* » et en rappelant que Nuz est la forme bretonne armoricaine de Nûada. La traduction de ker par « *manoir* », fautive dans le contexte, et l'absence d'un tel toponyme à Lanmeur, suggère une confusion. C. Sterckx ne pensait-il pas plutôt à l'ancienne résidence de l'archéologue Armand René du Châtellier, c'est-à-dire le manoir de Kernuz, à Carantec, qui a donné son nom au « *menhir de Kernuz* », célèbre stèle sculptée représentant des divinités antiques ?

L'utilisation d'éléments toponymiques dans un système explicatif qui concerne des événements du haut moyen-âge semble de toute façon hasardeux lorsque les toponymes ne sont pas attestés anciennement. Ainsi l'utilisation du nom du hameau de Ruarcq rencontré plus haut, pour appuyer l'unification des personnages de Conomor et du roi Marc, suggérée autrement par le seul auteur de la Vita de saint Pol Aurélien (voir notamment L. Fleuriot, « *Le cycle de Conomor et le roi Marc* », *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Spézet, Champion/Coop Breizh, 1997, p.128), paraît risquée dès que l'on constate que le patronyme Varcq ou Marcq apparaît encore au XVII<sup>e</sup> siècle dans les registres paroissiaux des environs de Lanmeur et qu'aux siècles précédents le terme run semble encore d'usage courant en microtoponymie, désignant simplement un « *terrain élevé et étendu en longueur et en largeur* », cf. A. Deshayes, Douarnenez, *Dictionnaire des noms de lieux bretons*, Douarnenez, Le Chasse-Marée/Ar Men, 1999, p.43.

irlandais, lui offre alors une prothèse en argent, d'où son surnom de Airgetlam qui signifie « *bras d'argent* »<sup>16</sup>. Certes, Bres, contrairement à Rivod, n'est pas le responsable de la mutilation du héros, mais son autoritarisme et son avarice le rendent rapidement aussi impopulaire auprès de son peuple que pouvait l'être le chef armoricain.

La *Vie de saint Malo*, composée antérieurement à celle de Mélar, mentionne aussi les deux chefs bretons, mais en léger décalage chronologique, puisque Méliou y apparaît comme « *un prince* » qui régnait « *sur le pays d'Alet* »<sup>17</sup> quelques décennies avant l'époque de Malo et Conomor. Dans ce texte, Malo rencontre un « *serviteur de Dieu* » nommé « *Domnech* » qui, précise l'hagiographe, tient les terres de son monastère d'un prince nommé Méliou. C'est en constatant la vie exemplaire du saint personnage que Méliou lui avait fait don de tout le terrain qu'il pourrait circonscrire en une seule journée avec deux « *jeunes bœufs non dressés (...) sous un seul joug, suivis par une charrue* »<sup>18</sup>. Et ce n'est que plus loin, dans un épisode distinct, que la *Vie de saint Malo* mentionne enfin Conomor, en le présentant comme un comte de Domnonée<sup>19</sup>. L'épisode est, là aussi, particulièrement bref. La foule insiste auprès du comte Conomor pour qu'il presse Malo de ressusciter un jeune homme de noble lignée. C'est la veillée de Pâques et on trouve finalement Malo en prière dans l'église de Corseult <sup>20</sup>. Comme Conomor demande son aide, le saint

15F. Le Roux et Chr.-J. Guyonvarc'h, *Les druides*, Rennes, Ogam-Celticum, 1978, p.405.

16F. Le Roux et Chr.-J. Guyonvarc'h, *La civilisation celtique*, Rennes, OgamCelticum, 1982, p.103. La mention du pied d'airain dans la Vita est possiblement un souvenir biblique, un verset de l'Ancien Testament évoquant les bras d'argent et les cuisses d'airain de la statue symbole de la royauté dans le rêve de Nabuchodonosor (Daniel, 2,32).

17Gw. Le Duc (éd. et trad. fr.), *Vie de saint-Malo évêque d'Alet*, Alet, CeRAA, 1979, p.111 : *Princeps qui tunc regnabat in pago Alet, nomine Meliau.*

18Idem.

19Gw. Le Duc (éd. et trad. fr.), *op. cit.*, 1979, p.165 : *Comes aduenit nomine Cunmor, qui tunc dux erat Domnonice regionis.*

20Gw. Le Duc (éd. et trad. fr.), *op. cit.*, 1979, p.163 : *In ecclesia que uocatur Corsult.*

homme fait apporter le cadavre dans l'église. À force de prières, le miracle s'accomplit et le jeune noble, dont Bili ne donne pas le nom, revient à la vie<sup>21</sup>.

#### UN PERSONNAGE UNIFICATEUR : RETHWALD-RIVOLD

Le duo Conomor-Mélieu apparaît bien différent en apparence dans ces deux Vitae, mais le rôle joué par un troisième personnage permet de révéler une similitude remarquable entre les deux textes. La *Vie de saint Malo* mentionne en effet un chef breton nommé Rethwald (« *Reithuual* »<sup>22</sup>) dont le comportement est très similaire à celui de Rivod dans la *Vie de saint Mélar*. « *Après la mort de Judaël* », nous dit Bili, « *survint un impie, un hérétique nommé Rethwald qui entendait tuer tous les fils de ce prince* »<sup>23</sup>. Rethwald veut d'abord épargner Haeloch, l'un des fils de Judaël, car il l'avait élevé, mais il se fait ensuite son persécuteur<sup>24</sup>. Pour éviter une mort certaine, le garçon s'enfuit avec son tuteur et trouve refuge dans la cellule de saint Malo, mais Rethwald se présente bientôt devant la cellule et demande qu'on en expulse le jeune homme. Une fois l'enfant livré, l'hérétique s'en empare et, malgré les appels à la pitié de saint Malo, il le fait mettre à mort. Mais Rethwald meurt à son tour, honteusement, trois jours après son crime<sup>25</sup>. Sa mort ressemble donc bien à celle de Rivod, cherchant à se débarrasser de ses concurrents, épargnant

<sup>21</sup>Gw. Le Duc (éd. et trad. fr.), *op. cit.*, 1979, p.169.

<sup>22</sup>Gw. Le Duc (éd. et trad. fr.), *op. cit.*, 1979, p.137.

<sup>23</sup>*Idem.*

<sup>24</sup>Le texte de Bili est peu clair à cet endroit et semble distinguer Haeloch et le garçon pourchassé, mais la lecture d'un texte anglo-saxon reprenant la *Vie de saint Malo*, certes lui aussi assez confus, semble permettre de reconstituer le récit de cette façon. Une autre lecture rendrait de toute façon très curieuse la mention de ce fils adoptif. Voir Gw. Le Duc (éd. et trad. fr.), *op. cit.*, 1979, p.136.

<sup>25</sup>Gw. Le Duc (éd. et trad. fr.), *op. cit.*, 1979, p.141 : *Iniquissimus uero Rethuualus post homicidium perpetratum die tertis morte turpissima uitam finiuit.*

d'abord puis pourchassant un jeune prince pourtant protégé par les autorités religieuses, et passant de vie à trépas exactement trois jours après avoir vu la tête coupée du Saint. Le lien entre les deux textes apparaît alors clairement, mais il est moins aisé de déterminer si l'un des deux auteurs emprunte à l'autre ou s'il faut chercher une source commune aux deux Vitae. Tout en rejetant la possibilité d'un emprunt direct par l'auteur de la Vie de saint Malo à la *Vie de saint Mélar*<sup>26</sup>, Joseph-Claude Poulin n'écarte pas que « *des traditions orales ont pu jouer, avec ou sans lien avec Melor [Mélar]* »<sup>27</sup>. André-Yves Bourgès suppose pour sa part que Bili a probablement eu connaissance des légendes mélariennes et qu'il s'en est servi pour bâtir sa *Vie de saint Malo* <sup>28</sup>. Jean-Christophe Cassard avait même supposé que la source commune pouvait être un récit historique : « *Les circonstances de ce sordide règlement de comptes sont tout-à-fait plausibles (...) Il n'existe aucune raison valable pour rejeter l'idée qu'à une époque indéterminée un jeune prince de la maison de Cornouaille devint orphelin vers l'âge de sept ans par la faute de son oncle paternel, avant de succomber quelque temps plus tard sur son ordre au terme d'une course-poursuite mouvementée* »<sup>29</sup>. Sans nous montrer aussi optimiste que Cassard, nous soulignerons que l'histoire de Rivod/Rethwald menant une chasse aux héritiers pour conforter son pouvoir est à la fois un lieu-commun de l'hagiographie

26J.-Cl. Poulin, *op. cit.*, 2009, pp.161-162 : « *L'existence d'une Vie de s. Melor (maintenant perdue) aussi tôt que le début de la seconde moitié du IXe siècle est assez peu probable* ». Cet auteur note par contre, p.161, qu'il « *est possible que Bili ait connu et utilisé discrètement la Vie de s. Samson, dans sa version remaniée du IXe siècle* ».

27J.-Cl. Poulin, *op. cit.*, 2009, p.162.

28A.-Y. Bourgès, *op. cit.*, 1997, p.112 : « *Nous croyons au contraire que le récit de la tragique destinée du jeune prince martyr était venu à la connaissance de Bili à l'occasion du passage de ce dernier à Lanmeur et que certains éléments de ce récit ont été partiellement intégrés, sous forme anecdotique et démarqués du modèle original, à celui de la Vie de saint Malo* ».

29J.-Chr. Cassard, « *La mort et les hommes en Bretagne au haut Moyen Âge*», *ABPO*, 95, 2, 1988, p.151.



et un classique de l'histoire. Dans ce domaine, nous ne donnerons qu'un seul exemple, que l'on peut qualifier d'ailleurs d'historicoléger, et qui nous est suggéré par le nom Reithual donné à l'usurpateur de la Vie de saint Malo. Dans son Histoire ecclésiastique du peuple anglais, Bède mentionne en effet un roi angle du VII<sup>e</sup> siècle nommé Redwald dont l'attitude n'est pas sans rappeler celle de son homonyme armoricain. À cette époque, Aethelfrith cherche à éliminer le futur saint Edwin, qui n'a d'autre choix que de s'enfuir et de trouver refuge chez un puissant voisin nommé Redwald. Aethelfrith cherche alors à corrompre Redwald et ce dernier finit par accepter de faire assassiner son protégé. Mais la femme de Redwald persuade son mari d'abandonner son sinistre projet. En effet, il « était indigne d'un si grand roi de vendre pour de l'or son bon ami quand il se trouvait dans la détresse »<sup>30</sup>. Convaincu par son épouse, Redwald aide Edwin à remonter sur le trône de Northumbrie en menant ses propres armées contre Aethelfrith. Ces événements se seraient déroulés vers l'an 625. Edwin est finalement décapité, le 12 octobre 633, par le roi de Gwynedd, Cadwallon, et est par la suite considéré comme un saint. C'est Oswald, un « homme aimé de Dieu »<sup>31</sup>, fils d'Aethelfrith, qui lui succède et qui se charge de tuer Cadwallon au combat. Oswald finira lui aussi décapité, mutilé de ses mains et ses bras, avant de devenir un saint réputé pour ses miracles<sup>32</sup>. Le modèle est répandu et on ne pourrait affirmer de façon certaine que nous avons ici une des sources de nos deux Vitae armoricaines. Cependant, l'utilisation de cet épisode historico-léger mettant en scène deux saints, Edwin et Oswald, par les créateurs d'une légende glorifiant d'autres saints, bretons ceux-là, n'est pas impossible. Les similitudes sont d'ailleurs assez claires et l'emprunt

<sup>30</sup>Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, Livre II, chap. 12, trad. fr. Ph. Delaveau, Paris, Gallimard, 1995, p.155.

<sup>31</sup>*Idem*, Livre III, chap. 1, p.172.

<sup>32</sup>*Idem*, Livre III, chap. 12, p.191.

expliquerait l'apparition, dans le texte de la *Vie de saint Malo*, d'un chef breton nommé « *Reithuual* », répondant au « *rex Redwald* » de Bède 33. L'emprunt expliquerait aussi la tentative de corruption du protecteur, et le rôle joué par l'épouse de ce dernier dans la *Vie de saint Mélar*. Est-ce d'ailleurs uniquement pour donner encore plus d'importance à l'Armorique que, dans son *Historia Regum Britanniae* (c. 1137), Geoffroy de Monmouth précise que ce n'est pas chez Redwalt que se réfugie Edwin, pourchassé par Aethelfrith, mais chez le roi d'Armorique Salomon 34 ? Le célèbre clerc d'Oxford précise en effet que Salomon avait sa résidence à Alet - *in kidaletam urbem* 35 -, à l'époque exacte où saint Malo, évangéliste d'Alet, en devenait le premier évêque<sup>36</sup>. Il est bien tentant de voir ici la trace d'une vieille tradition associant déjà Edwin de Northumbrie à saint Malo.

## CONOMOR ET MÉLIAU DANS L'HISTOIRE DES FRANCS

Nous reviendrons plus loin sur les guerres entre le Gwynedd et la Northumbrie mais il nous faut revenir avant cela à Conomor et Méliau. André-Yves Bourgès considère, avec raison croyons-nous, qu'au « milieu du IX<sup>e</sup> siècle à Lanmeur, la tradition mélarienne est sans doute déjà constituée »<sup>37</sup>. On trouvait possiblement

33Bien évidemment, ce nom peut aussi dériver directement de l'anthroponyme breton continental Riwal et c'est généralement la piste suivie par les spécialistes, piste d'autant plus sérieuse que le nom Riwal se rencontre dans la production hagiographique continentale. Mais nous voyons ici qu'il n'est pas obligatoirement breton et pourrait tout aussi bien être d'origine germanique.

34A. Griscom (éd. et trad. angl.), *The Historia Regum Britanniae of Geoffrey of Monmouth*, Longmans, Londres-New-York-Toronto, 1929, p.513 : *Ad salomonem regem armoricanorum britonum*.

35A. Griscom (éd. et trad. angl.), *op. cit.*, 1929, p.518.

36Voir la *Vie de saint Malo*, chap. XXXI (*De ambulatione eius ad ciuitatem Alet*) et suivants, éd. et trad. fr. Gw. Le Duc, *op. cit.*, 1979, p.103.

37A.-Y. Bourgès, *op. cit.*, 1997, p.117.

dans cette tradition, (1) un roi nommé Méliau, (2) un fils de roi, héritier naturel, pourchassé, se réfugiant chez un protecteur, (3) le meurtre du fils du roi suivi de la mort de l'usurpateur, et (4) le rôle important d'un personnage nommé Conomor dans des funérailles particulières.

On notera que tous ces éléments se trouvent déjà réunis dans une autre source, plus ancienne que les Vitae déjà citées et plus ancienne aussi que l'*Historia Ecclesiastica Gentis Anglorum* de Bède, puisque nous parlons de l'*Historia Francorum*, texte écrit à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, et dans lequel Grégoire de Tours raconte comment un héritier naturel, nommé Méliau (Macliau), vient trouver refuge auprès d'un protecteur nommé Conomor (Chonomor) pour échapper aux assassins envoyés par Chanao, le propre frère de Méliau. La différence principale entre les Vitae mentionnées précédemment et ce texte se trouve dans la destinée de l'héritier qui est sauvé grâce, justement, à d'étranges funérailles organisées par Conomor :

*« Cependant Chanao, comte des Bretons, avait tué trois de ses frères. Voulant aussi tuer Macliauuus, il le tenait en prison lié et chargé de chaînes. Celui-ci fut sauvé par Félix, évêque de Nantes. Après quoi il jura fidélité à son frère, mais il voulut rompre son serment je ne sais dans quelle occasion. Chanao, le sachant, le poursuivit de nouveau. Macliauuus, voyant qu'il ne pouvait se sauver, s'enfuit auprès d'un autre comte de cette région du nom de Chonomor 38. Celui-ci, pressentant l'approche de ses poursuivants, le cacha sous terre dans un caveau et, selon l'usage, fit par-dessus arranger un tumulus, lui réservant un petit soupirail par lequel Macliau pût respirer. Les poursuivants survenant, ils leur dirent : 'Voici : ici gît Macliauuus mort et enterré' 39. Ceux-ci entendant cette nouvelle se réjouissent et boivent*

38*Historia Francorum*, IV, 4 : *Quod Chanao sentiens, iterum eum persequabatur. At ille, cum se evadere non posse videret, post alium comitem regiones illius fugit, nomen Chonomorem.*

39*Historia Francorum*, IV, 4 : *Ecce ! hic Macliavus mortuos atque sepultus iacet.*

*sur le tumulus lui-même. Ils annoncèrent alors au frère (Chanao) que Macliau était mort; entendant cela, Chanao s'empara de tout le royaume (...) Macliauu, surgissant de dessous terre, gagna la ville de Vannes et là, tonsuré, il fut ordonné évêque, Chanao étant mort. Il apostasia et, ayant laissé pousser ses cheveux, il reprit sa femme qu'il avait abandonnée une fois clerc et avec elle le royaume de son frère. Mais les évêques l'excommunièrent »<sup>40</sup>.*

Grégoire de Tours écrit son *Historia* à partir des années 570, et il est tentant de voir dans cet extrait une des sources principales de la légende de saint Mélar. Le puissant seigneur Chanao de l'*Historia* est simplement remplacé par Rivod, et cet homme cruel pourchasse désormais Mélar, fils de Méliau, au lieu de s'en prendre directement à Méliau/Macliau. Les similitudes sont nombreuses : le jeune héritier est protégé par les autorités religieuses, Mélar par les moines de Saint-Corentin et Méliau par l'évêque de Nantes; il échappe ensuite une première fois à la mort, Méliau étant simplement emprisonné tandis que Mélar ne subit que des mutilations, puis, le maître du pays ayant changé d'avis et cherchant à tuer l'héritier, ce dernier trouve refuge chez un protecteur en la personne de Conomor. Mais, si les tueurs missionnés par Chanao se font berner, ceux envoyés par Rivod parviennent à leur fin et décapitent le héros. Cette divergence est cependant minimisée par le fait que, dès le lendemain de son enterrement, on retrouve le corps de Mélar en dehors de son tombeau, ce qui montre une situation similaire à Méliau sortant du faux tombeau construit par Conomor. On note d'ailleurs que même après mort, la tête de Mélar continue à converser <sup>41</sup>. Le saint survit dans l'Autre-Monde et, par sa faculté de parler, la tête coupée rappelle la présence du corps entier, ce qui est à rapprocher de certaines traditions laïques insulaires. Dans le *Mabinogi de Branwen* par exemple, la tête de Bran Bendigeit

<sup>40</sup>Trad. fr. L. Fleuriot, *Les origines de la Bretagne*, Paris, Payot, 1988, p.239.

<sup>41</sup>A.-Y. Bourguès, *op. cit.*, 1997, p.72.

était ainsi, pour ses frères de combat, « *une compagnie aussi agréable que s'[il] avait été vivant au milieu d'eux* » 42. Le récit de Grégoire de Tours est une base possible pour les premières légendes concernant Mélar, une base sur laquelle se seraient greffés des récits mythologiques. Bili a pu, par la suite, comme le suggère André-Yves Bourgès, avoir connaissance de la tradition mélarienne. Peut-être Bili a-t-il aussi profité directement du texte de Bède et du Livre IV de l'*Historia Francorum*. L'épisode de Conomor permettant à un défunt de ressusciter et de sortir de son cercueil 43 renverrait ainsi à la fausse mort de Méliau organisée par le même Conomor. Des noms comme Mélar, Méliau, Macliau, même si Bili privilégie la graphie Machu dans son travail, devaient paraître très suggestifs à un écrivain travaillant sur la vie d'un saint nommé parfois Maclou, mais il reste difficile de déterminer les transformations opérées par cet hagiographe.

Si l'évêque de Tours ne parle plus de Conomor par la suite, il ajoute quelques détails concernant Méliau, signalant notamment l'existence d'un accord rompu entre ce dernier et Budic. Les deux hommes s'étaient en effet jurés de protéger leurs enfants respectifs en cas de décès de l'un ou de l'autre 44. Mais à la mort de Budic, son fils Theodoric n'a d'autre choix que de faire la guerre à Jacob, fils de Méliau, afin de reprendre la terre qui lui revient de droit. Léon Fleuriot y a vu la scission d'une grande Cornouaille en deux régions, la Cornouaille-Budic, c'est-à-dire l'actuelle Cornouaille, et le Vannetais, mais Grégoire de Tours est loin d'être aussi précis dans ses descriptions. En effet, comme le fait remarquer Magali Coumert, Grégoire de Tours « *reconnaît qu'ils [Chanao, Méliau, Conomor, Budic, Theodoric, Jacob et*

42P.-Y. Lambert (trad. fr.), *Les quatre branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1993, p.75.

43Gw. Le Duc, *op. cit.*, 1979, p.169 : *Mortuus de feretro surrexit.*

44Hist. Franc., V, 16 : *In Brittanis haec acta sunt. Macliavus quondam et Bodicus Brittanorum comites sacramentum inter se dederant, ut, quis ex eis superviveret, filius patris alterius tamquam proprius defensaret.*

autres] ont chacun des territoires différents, mais ne les nomme ni ne les situe jamais les uns par rapport aux autres »<sup>45</sup>. Bernard Merdrignac pensait que « les contemporains de Grégoire de Tours n'avaient pas besoin qu'il leur rappelle les noms des regna à la tête desquels se trouvaient Budic et Macliau »<sup>46</sup>, mais les habitants de Touraine, par exemple, devaient, au contraire, assez mal connaître les regna en question, ce qui nous fait dire que l'évêque de Tours n'avaient tout simplement pas ces détails. Ces imprécisions pourraient appuyer l'origine fabuleuse de la source utilisée par le métropolitain de Tours, origine déjà fortement suggérée par les noms plutôt inattendus des deux belligérants : Jacob et Theodoric <sup>47</sup>. Certes, derrière le nom hébraïque Jacob pourrait se cacher un hypothétique chef breton armoricain du nom de Iagu, mais comment expliquer le nom de Theodoric donné au fils de Budic, maître de la Cornouaille ? L'embaras de Bernard Merdrignac<sup>48</sup>, contraint, pour expliquer ce nom en Bretagne, de supposer une alliance entre une famille dirigeante bretonne et un chef franc<sup>49</sup>, de considérer ensuite que ce « restaurateur de la Cornouaille »<sup>50</sup> est le même personnage que celui nommé Iahan Reith dans une liste comtale - tardive - de la Cornouaille<sup>51</sup>, et de l'identifier au

45M. Coumert, « Le peuplement de l'Armorique : Cornouaille et Domnonée de part et d'autre de la Manche aux premiers siècles du Moyen Âge », in M. Coumert et H. Tétrel (dir.), *Histoire des Breagnes - I. Les mythes fondateurs*, Brest, CRBCUBO (UEB), 2010, p.25.

46B. Merdrignac, *D'une Bretagne à l'autre - Les migrations bretonnes entre histoire et légendes*, Rennes, PUR, 2012, p.120.

47Hist. Franc., V, 16 : *Mortuus autem Bodicus reliquit filium Theudericum nomen.*

48B. Merdrignac, *op. cit.*, 2012, p.123.

49B. Merdrignac reprend ici une idée déjà exprimée par Léon Fleuriot, *op. cit.*, 1988, p.190 : « *Cependant, il dut y avoir en outre des alliances matrimoniales avec des chefs francs. Un des comtes de Cornouaille s'appelle Theuderic* ».

50B. Merdrignac, *op. cit.*, 2012, p.123.

51Cartulaire de Landévennec, XII<sup>e</sup> siècle. L'examen de cette liste comtale est malaisé. Sur cette liste et les interprétations possibles, voir R.-F.-L. Le Men et É. Ernault, *Cartulaire de Landévennec*, Cambridge Univ. Press, 2010 (1<sup>ère</sup> édition, Paris, Impr. nationale, 1886), pp.576-577.

Regula de la Vita de saint Mélar, est assez révélateur. Chédévile et Guillotel supposent plutôt une erreur ou une invention de Grégoire de Tours 52. À ces noms peu courants, il faut ajouter l'aspect pour le moins curieux de l'épisode du tombeau. Il est en effet légitime de se demander pourquoi les séides de Chanao n'émettent aucun doute sur la mort de Méliau. On peut aussi se demander pourquoi Conomor se donne tant de mal pour cacher Méliau dans un faux tombeau, car si on peut comprendre les fausses funérailles, destinées à mettre définitivement un terme aux recherches, on trouverait des endroits bien plus confortables pour cacher un allié qu'un inquiétant et obscur sépulcre. Une première hypothèse conduit à penser qu'en cachant Méliau sous la terre, Conomor cherche à profiter de l'inviolabilité de la sépulture. Mais la cachette, idéale en apparence, s'avère particulièrement périlleuse puisque les envoyés de Chanao, loin de respecter les lois, vont jusqu'à boire sur la tombe de Méliau pour fêter sa mort. En vérité, la scène décrite par Grégoire de Tours est inédite car, si l'ensevelissement d'un homme encore vivant est un supplice universellement connu et un mode d'exécution aussi répandu que barbare<sup>53</sup>, il est par contre extraordinaire de le retrouver dans un contexte historique et diplomatique 54. Cette

52C'est du moins ce que suggère le renvoi au texte de Grégoire dans la phrase : « *Macliau n'a aucun scrupule à en déposséder le fils, qui, d'après Grégoire de Tours, porte un nom franc...* », A. Chédévile et H. Guillotel, *La Bretagne des saints et des rois V<sup>e</sup> -X<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Ouest-France, 1984, p.72.

53Cette pratique se retrouve notamment dans l'*Aided Crimthaind Maic Fhidaig* « *La mort de Crimthann fils de Fidach* » : « *Les otages qu'il [Fiachra] avait ramené du sud furent enterrés vivants autour de la tombe pour que les hommes du Munster en portassent à jamais la honte et qu'ils fussent vaincus. Voici ce que disait chaque homme : och, och, quand on le mettait vivant en terre* », F. Le Roux et Chr.-J. Guyonvarc'h, *op. cit.*, 1978, p.190.

54L'ensevelissement vivant apparaît par contre, comme un jeu, dans d'obscurs canulars ou chez quelques prestidigitateurs et a aussi beaucoup intéressé les romanciers, du fait notamment d'une taphophobie assez généralisée. Dans les *Misérables*, Victor Hugo utilise le stratagème de la fausse mort et de l'ensevelissement pour faire sortir Jean Valjean du couvent du Petit-Picpus. Le romancier prend alors bien soin de préciser que le couvent est encerclé par la police et que le cercueil devient le véhicule qui permet la fuite. Voir aussi M. Gagnebin, *Les ensevelis vivants, des mécanismes psychiques de la création*, Seyssel, Champ Vallon, 1987. À comparer avec la scène de l'*Historia Francorum* où Conomor et Méliau ont tout le temps d'organiser la fuite mais préfèrent aménager le caveau.

scène improbable semble plutôt trahir, à notre sens, le détournement d'une légende construite sur la base d'un serment ambigu 55 dont on peut assez aisément reconstituer le texte originel : Méliau vient se réfugier chez Conomor; ce dernier aménage une cachette sous terre, la recouvre d'une pierre tombale, et lorsque les tueurs se présentent, les témoins peuvent tous jurer devant Dieu, ou sur les reliques ou l'autel de tel ou tel saint, comme cela se fait habituellement, que « *Méliau est enterré ici* »; grâce à cette subtilité oratoire, tous les témoins du faux enterrement peuvent, sans mentir, laisser entendre que Méliau est mort 56.

55Les serments équivoques, ou assimilés, se retrouvent à toutes les époques. Citons la réponse de Mnestra à son maître dans les *Métamorphoses* d'Ovide, le serment d'Yseult dans le Roman de Tristan (XII<sup>e</sup> siècle) et celui de Guenièvre dans le *Lancelot* de Chrétien de Troyes (D. Poirion, *Chrétien de Troyes, œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 2009, p.626), l'épisode du bâton dans la vie de saint Nicolas par Jacques de Voragine (XIII<sup>e</sup> siècle) ou encore, plus récemment, la légende bretonne du seigneur de Keranmoal racontée par Louis Le Guennec au début du siècle dernier. Nous croyons aussi retrouver, dans l'aveuglement de Kerialtan que nous avons rencontré plus haut, une légende corrompue du même ordre. L'aveuglement d'origine divine, parfaitement inutile puisque rapidement suivi d'un trépas, a en effet pu se substituer à un aveuglement d'origine humaine sur l'ordre d'un sermenteur désormais désireux de conserver les terres quimpéroises que Kerialtan « ne pouvait plus voir ». On raconte encore aujourd'hui en Cornouaille l'histoire du jeune paysan qui, arrivé au sommet d'une colline avec sa fiancée, cherche à l'impressionner : « *Tous les champs que je vois sont à moi* ». Plus tard, lorsque son épouse lui demande finalement des comptes, il répond qu'en prononçant cette phrase, il fermait les yeux. L'idée est la même.

56Ce qui peut encore appuyer l'idée d'un tel emprunt, c'est la présence de deux autres serments rompus dans le pourtant bien court récit de Grégoire : Méliau jurant fidélité à son frère avant de se retourner contre lui, et Méliau devenant évêque avant d'apostasier. Notons que le serment n'est pas toujours utile dans les simulacres de mort décrits par les romanciers médiévaux. Ainsi, dans son *Cligès* (XII<sup>e</sup> siècle), Chrétien de Troyes fait-il dire à Fénice : « *Je veux en effet passer pour morte; tel est mon plan. Je vais bientôt feindre une maladie. De votre côté, songez à ma sépulture ! Arrangez-vous pour que la sépulture et le cercueil que vous me ferez fabriquer ne provoquent ni ma mort ni mon étouffement...* » (trad. fr. D. Poirion, *op. cit.*, 2009, p.301). Fénice absorbe alors un breuvage qui lui donne l'apparence d'une morte, ce qui permet de duper tous les témoins. Dans ces récits, assez répandus au Moyen Âge, l'apparence de la mort est généralement causée par une potion, un objet magique ou une plante médicinale, lorsqu'il ne s'agit pas d'un cas de catalepsie naturelle. Le serment devient alors inutile puisque l'état apparent de la personne suggère déjà la mort dans l'esprit des témoins. Voir E. Egedi-Kovacs, *La morte vivante dans les récits français et occitans du Moyen Âge*, Széchenyi Terv, Talentum Sorozat, 2012.



## DE L'ORIGINE INSULAIRE DE LA LÉGENDE DE MÉLIAU

Puisque le texte de Grégoire de Tours ne peut s'expliquer plus simplement que par l'utilisation d'une légende basée sur un serment équivoque, il n'y a pas d'autre choix que de se poser la question de l'existence même de Conomor et de Méliau, puisque Grégoire de Tours est le seul 'historien' à les mentionner. Un certain nombre d'éléments nous poussent à nous intéresser à nouveau aux récits historico-mythologiques insulaires impliquant les chefs du Gwynedd et les descendants du mythique roi Ida de Bernicie. Méliau, prétendant au trône devenu évêque de Vannes<sup>57</sup>, apostasiant pour reprendre sa femme et le pouvoir, se retrouvant excommunié, voilà qui rappelle fortement l'histoire de Maelgwn, célèbre roi de Gwynedd. Dans son *De Excidio et conquestu Britanniae*, Gildas nous dit que Maelgwn (Maglocune 58) avait prononcé des vœux monastiques perpétuels<sup>59</sup> mais que l'agneau était redevenu un loup puisque le chef breton avait abandonné la prêtrise, avant de reprendre le pouvoir et de se marier<sup>60</sup>. Gildas ne dit pas que le roi du Gwynedd fut excommunié mais il

<sup>57</sup>Hist. Franc., Lib. V : *Macliausus autem de sub terra consurgens, Veneticam urbem expetiit, ibique tonsoratus.*

<sup>58</sup>Gildas, De Excedio, chap. XXXIII : *Quid tu enim, insularis draco... maglocune « Maglocunus, le dragon de l'île ».* Geoffroy de Monmouth, *Historia Regum Britanniae*, XI, vii, l'appelle Malgo : *Cui successit malgo. Omnium fere ducum britannie pulcherrimus...* (éd. et trad. angl. A. Griscom, 1929, p.504). La distance entre les noms Maglocunus et Macliausus est suffisamment faible pour qu'on puisse expliquer la formation du second par une simple cacographie.

<sup>59</sup>Gildas, De Excedio, chap. XXXIV.

<sup>60</sup>Gildas, De Excedio, chap. XXXV.

l'accuse de tant de maux que cette punition épiscopale se justifierait aisément. Grégoire de Tours place le fantaisiste enterrement de Méliau sous l'épiscopat de Baudinus, c'est-à-dire entre 546 et 552. Or Maelgwn s'éteint, du moins si l'on en croit les *Annales de Cambrie*, en 547 61, date qui se situe bien dans cet intervalle. On peut toujours douter que l'évêque de Tours ait pu se tromper à ce point et prendre un conte pour la réalité, mais la confusion, qui n'est peut-être pas du fait de notre évêque, s'explique aisément, d'abord par l'ambiguïté des termes Bretagne et Breton qui s'appliquent encore, à cette époque, aux peuples des deux côtés de la Manche, et ensuite par le nom du royaume de Maelgwn, le Gwynedd - ou Venedotia en latin -, qu'il est facile de confondre avec la cité de Vannes - Gwened en breton, notée Venetis au VII<sup>e</sup> siècle puis Veneda chez Ermold Le Noir en l'an 818 -62. Grégoire de Tours place la guerre entre Jacob fils de Méliau et Théodoric fils de Budic vers l'an 577 63. Pour appuyer encore l'idée d'un emprunt aux récits épiques de l'île de Bretagne, il nous faut mettre en évidence la possibilité d'une guerre autour de 577 entre deux personnages insulaires, le premier nommé Jacob qui serait lié à Maelgwn de Gwynedd, et le second nommé Théodoric. Or l'un des successeurs immédiats de Maelgwn sur le trône du Gwynedd s'appelle bien Jacob 64. Selon les *Annales*

61 *Annales Cambriae*, année 547 : *Mortalitas magna in qua pausat Mailcun rex genedotae*. Bien entendu, les dates des *Annales*, comme celles que l'on peut trouver chez Bède ou chez Grégoire de Tours, sont à prendre avec circonspection.

62E. Vallerie, *Traité de toponymie historique de Bretagne*, An Here, Ar Releg-Kerhuon, 1995, p.233. La même confusion apparaît peut-être, au début du XII<sup>e</sup> siècle, dans la *Vita Judicaeli* écrite par Ingomar et dans la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth, lorsqu'y est décrite, avec plus ou moins de détails, la visite de Taliesin au monastère de Gildas, puisque, si la venue de Taliesin dans le Vannetais reste improbable, son apparition dans le Gwynedd est au contraire naturelle et même évidente, du fait de la rivalité entre Elffin, dont Taliesin était le barde, et Maelgwn.

63 *Historia Francorum*, Lib. V : « *La seconde année du règne de Childebert...* ». Il s'agit du règne de Childebert III.

64 Le Ms. Mostyn 117 (XIII<sup>e</sup> siècle) fait de Iago, c'est-à-dire Jacob, l'arrière-petit-fils de Maelgwn : *Iago m. Beli m. Run m. Maelgwn Gwyned*. Le m. signifie mab, « fils de ». Rhun est donc le fils et successeur de Maelgwn. Par contre, on ne possède aucune trace du règne de Beli - sauf à croire sur parole ce que nous dit Geoffroy de Monmouth dans son *Historia Regum Britanniae*, et on peut supposer que Jacob a succédé à Rhun.

*Cambriae*, ce Jacob serait mort en 613, et l'expression *Jacob filii Beli dormitatio* 65 utilisée dans le texte pour évoquer sa mort suggère que celle-ci fut paisible, ce qui rend plausible un Jacob en activité dès l'an 577. Pour trouver quel ennemi ce roi de Gwynedd aurait pu affronter, il faut se tourner vers les Angles, ses voisins. Au vu des guerres menées au début du VII<sup>e</sup> siècle par Cadwalon de Gwynedd contre les rois de Northumbrie, Edwin et Oswald, il n'est pas très aventureux de considérer que des querelles ont pu exister, quarante ans auparavant, entre le roi de Gwynedd et l'un des chefs de la future Northumbrie. Or le fils et successeur du roi Ida de Bernicie<sup>66</sup>, l'une des régions constitutives de la Northumbrie, porte justement le nom de Théodoric et, selon l'*Historia Brittonum*, ce Théodoric siège bien sur le trône de la Bernicie en l'an 577 67. La datation des événements, telle que donnée par Grégoire de Tours, ne contredit donc pas l'hypothèse d'un emprunt aux légendes historico-légendaires de la Grande-Bretagne.

La déduction que l'on tire de toutes ces similitudes surprendra sans doute. Il n'est pas si facile d'admettre que Conomor et Méliau, mais aussi Budic, Jacob et Theodoric, n'ont peut-être jamais eu d'existence réelle en Bretagne continentale. Pourtant,

65 *Annales Cambriae*, année 613 : *Gueith cair legio et ibi cecidit selim filii cinan et iacob filii beli dormitatio*.

66 Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, Livre V, chap. 24, trad. fr. Ph. Delaveau, Paris, Gallimard, 1995, p.363.

67 Théodoric règne de 572 à 584. *Historia Brittonum*, éd. C. M. J. Kerboul-Vilhon, Pontig, Sautron, 1999, p.113 : *Adda, filius Ida, regnavit annis VIII. Aedlric, filius Adda, regnavit IV annis. Deoric [plus loin, Deodric], filius Ida, regnavit VII annis* (« *Adda a régné huit ans, Aedlric quatre ans puis vient Théodoric qui régna sept ans* »). Or Ida commence son règne en 547 selon Bède, Livre V, chap. 24. Un auteur aurait alors pu substituer le nom de Budic, chef mythique de la Cornouaille, qu'il pouvait trouver dans des textes continentaux, à celui du fameux Ida.

le texte de l'*Historia Francorum* apparaît très imprécis, curieux par bien des aspects, mais aussi fortement marqué par le légendaire<sup>68</sup>, et il n'est pas impossible que Grégoire de Tours ait repris malgré lui une légende concernant Maelgwn de Gwynedd et les guerres menées par son descendant Jacob contre Théodoric de Bernicie pour décrire des événements concernant un homme imaginaire nommé Méliau de Vannes et la rivalité entre Jacob et l'improbable Theodoric de Cornouaille. Le fait que le personnage de Maelgwn soit tombé très tôt dans le folklore n'est pas pour contredire notre proposition. Qu'on tienne simplement compte de sa présence dans les Vitae insulaires, où il apparaît comme un - bien souvent antipathique - faire-valoir de nombreux saints (citons Brynach, Cadoc, Curig, Cybi, Mechyll, Tydecho et Kentigern <sup>69</sup>). On peut même dire, après Rachel Bromwich, qu'il n'y a guère que le grand roi Arthur pour pouvoir concurrencer Maelgwn en tant que personnage multirôles des légendes et des Vitae <sup>70</sup>.

<sup>68</sup> Nous ne traitons pas ici des épisodes de l'*Historia Francorum* qui concernent Waroc. Ce que dit Grégoire de Tours au sujet de ce chef breton est davantage conforme à ce que l'on peut attendre d'un récit historique. Mais, ceci étant dit, le fait que Grégoire fasse de Waroc le fils de Méliau n'est en rien un gage d'historicité pour ce dernier, l'invention d'une filiation étant un procédé courant chez les historiens et les généalogistes médiévaux. Félix, l'évêque de Nantes, est lui aussi historiquement attesté mais son ingérence dans les affaires bretonnes ne s'explique que difficilement dans un contexte historique. Pour justifier la surprenante intervention de Félix, A. Chédeville et H. Guillotel, *op. cit.*, 1984, pp.71-72, ne proposent d'ailleurs qu'une explication assez légère : « À ce moment les relations devaient être bonnes entre Nantais et Bretons ».

<sup>69</sup> Dans les récits hagiographiques, Maelgwn sait néanmoins parfois se montrer généreux. Il est ainsi associé à la fondation de Bangor, apporte son aide à saint Asaph, et fait des donations à saint Teilo. Voir P. C. Bartrum, *A Welsh Classical Dictionary, People in History and Legend up to about A.D. 1000*, Aberystwyth, NLW, 1993, p.501.

<sup>70</sup> R. Bromwich (éd. et trad. angl.), *Trioedd Ynys Prydein*, Cardiff, Univ. of Wales Press, 1961, p.438. Le Hanes Taliesin, trad. fr. P.-Y. Lambert, *op. cit.*, 1993, pp.341-342, nous dit que Maelgwn avait vingt-quatre bardes à sa cour de Degannwy. Ce détail n'est certainement pas historique - comme la plupart de ce qui se dit au sujet de ce personnage - mais cette mention peut trahir chez Maelgwn la volonté de survivre dans les mémoires après sa mort.

## LES ORIGINES DE CONOMOR

Dans l'hypothèse que nous formulons d'un emprunt aux légendes concernant Maelgwn et le Gwynedd<sup>71</sup>, Conomor apparaît comme un corps étranger puisque aucun texte, aucune légende, ne l'associe à la politique du nord de l'île de Bretagne. Des sources galloises tardives évoquent néanmoins un personnage nommé Kynvawr, nom équivalent à Conomor. Une triade fait de ce Kynvawr un « guerrier taureau », fils de Kynwyt Kynwydyon<sup>72</sup>. Plus intéressantes sont les généalogies galloises qui présentent Conomor comme fils de Tudwal, et arrière-grand-père du roi Arthur<sup>73</sup>. Cette filiation montre que l'inventeur de cette généalogie connaissait l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth. Admettant, avec le fameux clerc d'Oxford, les origines armoricaines du roi Arthur<sup>74</sup>, le scribe avait jugé bon de donner Conomor comme père de Constantin, le grand-père armoricain d'Arthur, et comme descendant de Kynan (Conan Meriadec), premier roi mythique de Bretagne armoricaine, tout cela sans se soucier de respecter une quelconque chronologie. Pour ce généalogiste, qui connaissait probablement certaines *Vitae* continentales mettant en scène Conomor, l'origine galloise de Kynvawr n'était donc pas évidente<sup>75</sup>. L'imprécision des sources touche aussi la localisation du personnage. Alors que, dans la Vie de

<sup>71</sup> Le passage de l'Histoire des Francs ne peut dériver directement du *De Excedio* car, si ce que dit Grégoire de Tours de Méliau présente des ressemblances frappantes avec les assauts anti-maglocuniens de Gildas, ce dernier ne mentionne ni Théodoric, ni Jacob, ni les guerres de Bernicie. Gildas est d'ailleurs très certainement décédé lorsque ces événements se produisent.

<sup>72</sup> Trioedd Ynys Prydein, n°6, éd. et trad. angl. R. Bromwich, *op. cit.*, 1961, p.11 : *Tri Tharw Catuc Enys Prydein : Kynvavr Catgaduc mab Kynwyt Kynwydyon (...)*.

<sup>73</sup> Mostyn, 117 : *Arthur m. Vthyr m. Kustenhin m. Kynuawr m. Tutwal m. Moruawr m. Eudaf m. Kadwr m. Kynan m. Karadawc m. Bran m. Llyr lletieith*. La même ascendance se trouve dans le Jesus College Ms. 20 (XIVe s.), f° 36r : *Gereint. m. Erbin. m. Kynvavr. m. Tudwavl. m. Gvrwavr. m. Gadeon. m. Cynan. m. Eudaf hen. Mal y mae vhot. Heuyt*.

<sup>74</sup> Voir A. Griscom (éd. et trad. angl.), *op. cit.*, 1929, p. 357 et suiv.

saint Mélar, nous l'avons vu habiter Lanmeur, dans la *Vie de saint Gildas* (XI<sup>e</sup>) Conomer réside dans la partie montagneuse de la Bretagne armoricaine, in superioribus partibus illius regionis, ce qui ne semble pas désigner la région de Lanmeur. Dans la *Vie de saint Samson*, Conomor est un étranger, externum iudicem, usurpant le trône de Judual en Domnonée. Dans la *Vie de saint Goëznou* (fin XII<sup>e</sup>), le comte Comor habite à Lantel, non loin de l'actuel bourg de Gouesnou 76. Dans la *Vie de saint Pol Aurelien*, écrite en l'an 884 par Gurmonoc, abbé de Landévennec, sa résidence est à Caer Banhed/Villa Banhedos, que quelques auteurs ont identifié à Castel Dore 77. Les vies de saint Lunaire et de saint Hervé ne donnent pas d'autres précisions utiles. Pour expliquer cette multiplicité des localisations, on peut suggérer qu'avec le temps Conomor s'est simplement substitué à différents personnages. Conomor, tantôt protecteur, tantôt usurpateur, ne saurait d'ailleurs être autre chose qu'un faire-valoir des saints qu'il

75L'identification de Conomor avec le personnage gallois March mab Meirchyavn et les extrapolations conduisant à identifier Conomor au roi Marc du Roman de Tristan (XII<sup>e</sup> s.) sont d'ailleurs récentes et suggérées, à l'origine, par la mention d'un « *roi Marc autrement nommé Conomor* » dans la *Vita de saint Pol Aurelien* (IX<sup>e</sup> s.). Voir L. Fleuriot, « Le cycle de Conomor et le roi Marc », in J. Balcou et Y. Le Gallo (dir.), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, I, Paris-Spézet, Champion-Coop Breizh, 1997, pp.127-129; A.-Y. Bourguès, « Commor entre le mythe et l'histoire : profil d'un chef breton du VI<sup>e</sup> siècle », *MSHAB*, 74, 1996, p.425 et suiv.; A. Chédeville et H. Guillotel, op. cit., 1984, pp.75-77; R. Bromwich, op. cit., 1961, p.445.

76B. Tanguy, « La troménie de Gouesnou. Contribution à l'étude des minihis en Bretagne », *ABPO*, 91-1, 1984, p.12.

77Suite à l'identification par Joseph Loth, en 1911, du lieu de résidence du roi Marc citée dans le *Tristan de Béroul* (roman du XII<sup>e</sup> s.) avec le village de Lantyan, près de Fowey en Cornouailles, l'enceinte de terre de Castel Dore, à trois kilomètres de Lantyan, a rapidement été considérée comme la véritable résidence d'un roi Marc, devenu dès lors un personnage historique. La proximité de la Pierre de Fowey, à trois kilomètres de Castel Dore, avec sa mention d'un dénommé Conomor, a ensuite permis de rebaptiser Marc Conomor l'illustre propriétaire. Sur la Pierre de Fowey, voir infra, note 84. A.-Y. Bourguès, « Les origines bretonnes d'après un article récent : nouveau regard ou modèle interprétatif démodé ? », *BSAFin*, 143, 2015, p.197, n.71, a proposé des arguments basés sur l'onomastique; contra, B. Merdrignac, op. cit., 2012, p.122, et R. Bromwich, op. cit., 1961, p.445 : « *This place remains so far unidentified* ».

rencontre, jouant le même rôle que Maelgwn et Arthur dans la littérature hagiographique insulaire. Et il ne faut pas, selon nous, chercher plus loin la raison de ses nombreuses résidences, de ses origines variées, ou de son comportement en apparence changeant 78.

En dehors de l'*Historia Francorum* et des - certes nombreuses - Vitae armoricaines, Conomor n'est pas connu en Bretagne continentale et il est possible pour cela qu'il soit emprunté aux folklores insulaires. Il a ainsi été rapproché du roi breton Aurelius Caninus 79. Ce personnage n'est cité que par Gildas qui ne prend même pas la peine de nous dire sur quel peuple ce chef est censé régner 80. L'appellation de Caninus semble d'ailleurs ironique sous la plume de l'«historien» des Bretons puisque, dans son sermon, il le surnomme « le chien ». Gildas aura-t-il malicieusement gommé le nom de Conomorus pour le

78Nous rejoignons J.-Cl. Poulin, op. cit., 2009, p.161, n.52, qui écrit : « *La confusion des rôles, tantôt positifs tantôt négatifs, que les hagiographes font jouer à des personnages comme Juhel, Hailoch, Rethwal ou Conomor montre bien que leur rôle emblématique de forces du bien et du mal importe plus que la reconstitution d'une histoire événementielle du passé breton* ».

79Selon A.-Y. Bourguès, art. cit., 1996, p.426, son véritable nom aurait été Marcus Aurelius Commorus. L'hypothèse a aussi été reprise par B. Merdrignac, « Présence et représentations de la Domnonée et de la Cornouaille de part et d'autre de la Manche d'après les Vies de saints et les listes généalogiques médiévales », *ABPO*, 117-4, 2010, p.91: « *Ces diverses acceptions incitent à assimiler le juge injuste Commor de la Vita [de saint Samson] avec le comte breton Chonomor qui figure chez Grégoire de Tours (alium comitem regiones illius [...] nomen Chomorem). Il doit probablement être identifié à Kynvawr qui se rencontre dans les généalogies insulaires, comme nous le verrons par la suite, et il y a peut-être lieu de reconnaître en lui Aurelius Caninus, l'un des tyrani à qui s'en prend Gildas* ». Le rapprochement entre Conomor et Aurelius Caninus est cependant considéré comme risqué par A. Chédeville et H. Guillotel, op. cit., 1984, p.76.

80Gildas cite cinq rois. Dans l'ordre : Constantin, qui règne sur la Domnonée, Aurelius Caninus, Vortipor, roi de Démétie, Cuneglas, c'est-à-dire Cynglas le roi de Rhos, et Maelgwn, le roi du Gwynedd. Si Gildas a construit sa liste sur des critères géographiques, Aurelius Caninus régnait possiblement sur le sud du Pays de Galles. Sur la géographie de Gildas voir A. Gautier, *Arthur*, Paris, Ellipse, 2007, p.383.

remplacer par une dénomination plus péjorative ? Une autre hypothèse nous renvoie vers les récits épiques de l'Irlande, un rapprochement pouvant être fait avec Conchobar mac Nessa. Non pas que ce Conchobar ait beaucoup de points communs avec notre Conomor, mais les deux noms offrent quelque ressemblance 81. Mais c'est une autre hypothèse qui doit sans doute prévaloir. Selon Magali Coumert, une interprétation des textes permet de voir dans la Domnonée sur laquelle règne Conomor dans la Vie de saint Samson, la région de ce nom située en Grande-Bretagne 82. Cet ancien royaume, centré sur l'actuel Devon, englobait possiblement la Cornouailles 83. Or, la seule chose dont nous sommes sûr est qu'un personnage nommé Conomor vivait en Cornouailles, peut-être dès la fin du IV<sup>e</sup> siècle. On retrouve en effet ce nom gravé sur une pierre plantée au nord-ouest de la ville portuaire de Fowey 84. Ne doit-on pas voir dans notre Domnonéen insulaire, personnage historique, peut-être sans grande envergure mais sur le nom duquel se seraient greffées

81 Le nom Conchobar signifierait « secours du chien ». Voir F. Le Roux et Chr.J. Guyonvarc'h, *op. cit.*, 1978, p.374. Même J. Markale, *La tradition celtique en Bretagne armoricaine*, Payot, Paris, 1975, p.23, ne voit entre les deux personnages qu'une identité de nom.

82Selon M. Coumert, *art. cit.*, 2010, p.40, ce nom de Domnonée ne désignerait pas davantage un royaume situé des deux côtés de la Manche : « *L'hypothèse traditionnelle de royaumes doubles de part et d'autre de la Manche aux premiers siècles du Moyen Age repos[e] sur une interprétation qui outrepassé les sources* ».

83Selon B. Merdrignac, *art. cit.*, 2010, pp.87-88, « *la probabilité de l'existence précoce d'un royaume subordonné de Cornubia dans le cadre d'une grande Domnonée n'est pas à exclure, ne serait-ce que parce que Constantin, prince domnonéen selon Gildas et 'figurant de l'hagiographie pan-britannique', se retrouve sous l'appellation de Custennin Gorneu dans les sources galloises ultérieures* ».

84La stèle de Fowey contient une inscription dont la lecture est très discutée. Ch. Thomas, *And Shall These Mute Stones Speak ? Post-Roman Inscriptions in Western Britain*, Cardiff, Univ. of Wales Press, 1994, p.280, figure 17.2, a proposé de lire DRUST[AN]VS HIC IACIT CVNO[M]ORI FILIVS, probablement sous l'influence de R. Radford, *Journal of the Royal Institution of Cornwall*, 1, 1951, p.117, qui faisait débiter l'épitaphe par DRUSTAVS. Si la lecture du nom CVNOMOR ne pose pas de problème, celle de DRUST\* paraît fortement suspecte au vu de l'état dégradé de l'inscription. Le Professeur E. Okasha, *Corpus of Early Christian Inscribed Stones of Southwest Britain*, Leicester, 1993, p.94, propose ainsi, pour sa part, de lire CIRV V NC IACIT CVNO[M]ORI FILIVS. Sur la pierre de Fowey et les lectures aventureuses de sa célèbre inscription, nous renvoyons à notre article, G. Péron, « L'origine du roman de Tristan », *BSAFin*, 143, 2015, pp.367-369.



des légendes anciennes, le chef des Vitae continentales, des textes gallois et de la légende reprise dans l'*Histoire des Francs* ?

La rareté des sources exploitables pour le VI<sup>e</sup> siècle breton a été maintes fois rappelée, et il n'est pas si aisé de faire parler des textes hagiographiques, bien moins loquaces qu'on ne pourrait le croire et d'ailleurs souvent trop tardifs pour être des témoignages acceptables. Dès lors, la tentation devient grande d'exploiter l'*Historia Francorum* et d'extrapoler à partir de cette source pour tenter de reconstituer les événements de cette période et notamment les histoires concernant Méliau et Conomor. Pourtant ce que nous dit Grégoire de Tours au sujet de ce dernier n'est pas au-dessus de la fable puisque son texte semble construit sur la base d'un serment équivoque et qu'une bonne partie du chapitre qui concerne les chefs bretons continentaux semble se réduire à un emprunt au folklore de la Grande-Bretagne. Notre hypothèse de l'origine insulaire et, en partie, légendaire des personnages armoricains Conomor et Méliau pourra surprendre. La fréquence des emprunts oblige pourtant à examiner avec attention la possibilité que Méliau/Macliau ne soit que la matérialisation, de ce côté-ci de la Manche, du personnage mi-historique mi-légendaire de Maelgwn. Quant à Conomor, l'absence de sources fiables en Bretagne et au Pays de Galles le ferait aisément identifier au personnage du même nom localisé à Fowey, probable chef local dont le nom aurait servi de point d'ancrage à des mythes plus anciens.